Presse écrite FRA

Les Echos WEEK-END

Edition : **Du 15 au 16 novembre 2024**

P.45-49

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **729000**

Journaliste : **Isabelle Lesniak**

Nombre de mots : **2104**

CULTURE

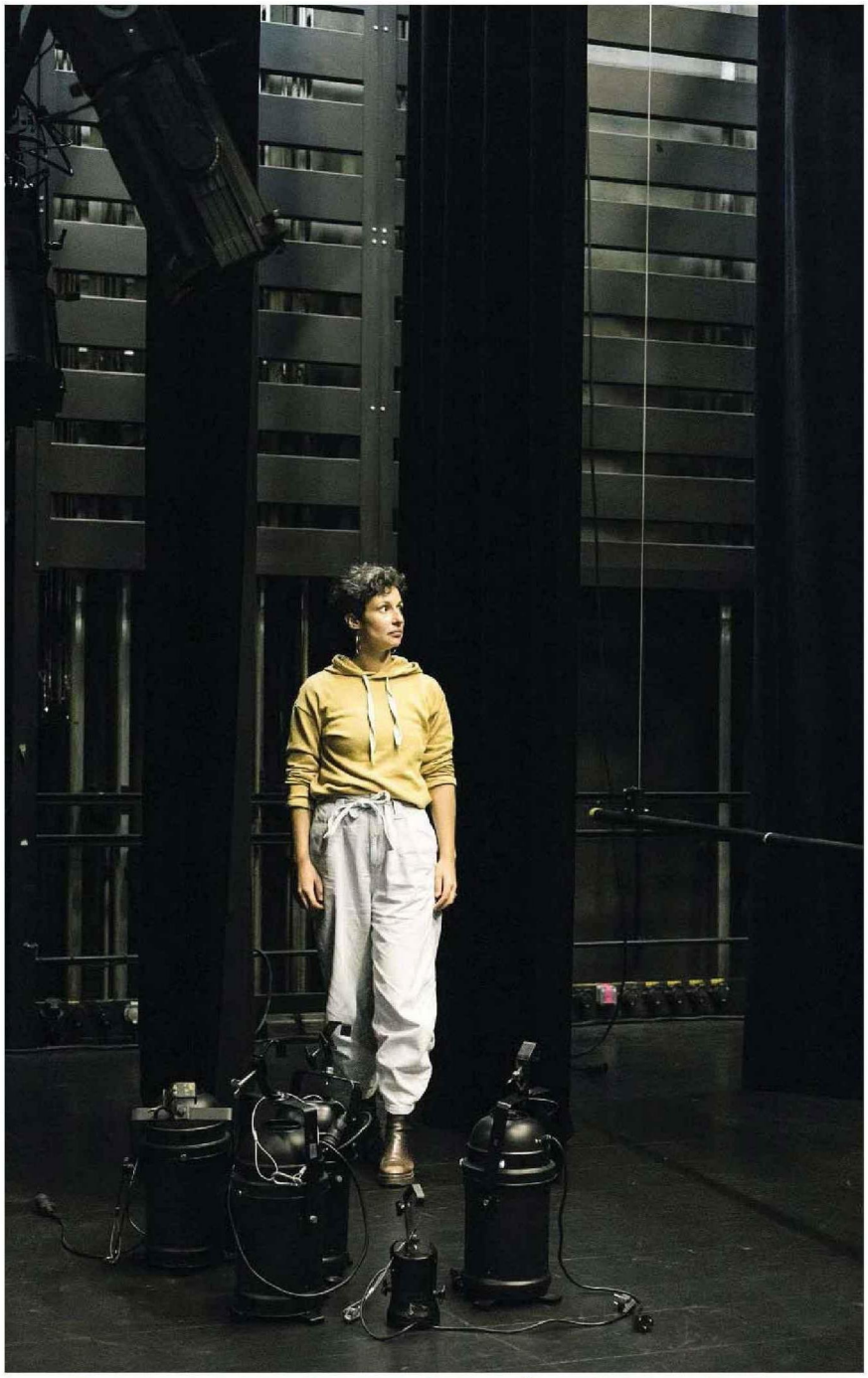
ALICE ZENITER AU-DELÀ DU ROMAN

Par Isabelle Lesniak
Photographe : Camille Nivollet

Alice Zeniter photographiée en octobre, au Palais des Arts, à Vannes.

233683 - CISION 5206008600524

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.



Alice Zeniter, le 3 octobre, à la septième édition des Émancipéés à Vannes (Morbihan), avant une séance sur le processus d'écriture à l'occasion de son dernier roman *Frapper l'épopée*.

CAMILLE NIVOLLET / HORS FORMAT POUR LES ECHOS WEEK-END

L'autrice de « Frapper l'épopée » a enchaîné la rentrée littéraire et l'adaptation libre de « Martin Eden » de Jack London en pièce de théâtre féministe et engagée. Portrait d'une touche-à-tout qui n'hésite pas à aller au contact de ses différents publics.

Quand Alice Zeniter, qu'on souhaitait rencontrer dans ses terres costarmoricaines, nous avait fait savoir fin août qu'elle ne repasserait pas chez elle avant plusieurs mois, on avait eu un peu de mal à la croire. Et pourtant… Retracer le calendrier de l'autrice de *Frapper l'épopée* depuis le démarrage de la rentrée littéraire revient à relier les points d'un jeu de piste géant à travers toute la France. De l'épatant café-épicerie Kabellig Ruz du village breton de Lanloup à la Maison de la Poésie à Paris, en passant par la salle des *Nymphéas* du musée de l'Orangerie, le cinéma MK2 Bibliothèque et une farandole de festivals de Besançon à Vannes, l'écrivaine enchaîne lectures musicales, conférences, rencontres lui permettant de diversifier son public au-delà du club des inconditionnels de *L'Art de perdre*, son roman très personnel récompensé par une multitude de prix dont le Goncourt des lycéens.

Et quand elle finit par poser ses valises durant deux semaines dans la Drôme, ce n'est pas pour se reposer, mais pour caler les derniers détails d'*Édène*, libre adaptation

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Camille Léon-Fucien dans le rôle-titre d'*Édène*, pièce d'Alice Zeniter qui se joue jusqu'au 21 novembre à La Comédie de Valence.

du *Martin Eden* de Jack London, dont elle assure la conception, l'écriture et la mise en scène. La première est prévue le 19 novembre à La Comédie de Valence dont elle est artiste associée depuis 2020. La pièce partira ensuite en tournée jusqu'en mai prochain, à La Criée à Marseille, la Croix-Rousse à Lyon, le TPM de Montreuil, etc. Pour simplifier logistique et déplacements durant cette période surchargée, la romancière-traductrice-dramaturge-metteuse en scène-scénariste-réalisatrice de cinéma de 38 ans a fait le choix étonnant de « se poster » pendant quatre mois dans un petit Airbnb parisien. Loin de son potager, de ses voisins bretons et de cette mer qui permettent à la grande nageuse, qui pratiqua le papillon en compétition, de recharger ses batteries. Elle s'est mise à la boxe, une manière de compenser.

« LA SEULE FOIS OÙ J'AI ÉTÉ UNE ROCK STAR »

« J'ai donné sans m'économiser ces dernières années », reconnaît Alice Zeniter, lorsqu'on l'attrape début octobre à Vannes, au festival Les Émancipéés. Devant plusieurs centaines de personnes réunies au Palais des Arts, la pétillante conteuse évoque avec fantaisie son parcours, ses trucs d'écriture, la relation privilégiée avec Alix Penent, son éditrice de longue date chez Flammarion, la situation explosive en Nouvelle-Calédonie, cadre de *Frapper l'épopée*. L'environnement vannetais ne lui est pas inconnu. En 2018, elle avait créé pour la deuxième édition des Émancipéés une adaptation musicale du roman plein de rage de Tristan Egolf, *Le Seigneur des porcheries*, qu'elle lisait accompagnée par une batterie en furie. Elle en conserve un souvenir amusé. À la faveur d'un problème technique, sa carte blanche avait été reprogrammée dans la grande salle, où elle s'était retrouvée à lire le texte devant 900 personnes, avec un éclairage et un décor dignes d'un gros concert, elle qui est plus habituée à bricoler des représentations dans des sites aussi improbables que le temple de Lanleff, dans les Côtes d'Armor. *« J'ai fait pas mal de choses depuis, mais c'était la seule fois où j'ai été une rock star. »*

LYNN S.K.

« J'AI VÉCU DES ANNÉES GÉNIALES ALORS QUE JE VENAIS JUSTE D'ENTRER DANS LA TRENTAINE. ON N'ARRÊTAIT PAS DE ME PROPOSER DES CHOSES. »

Le succès, en 2017, de *L'Art de perdre*, a ouvert à cette touche-à-tout une multitude de portes. *« J'ai vécu des années géniales alors que je venais juste d'entrer dans la trentaine. On n'arrêtait pas de me proposer des choses. Je lançais 18 idées et 18 personnes me répondaient : C'est super, viens donc les réaliser chez nous ; 36 autres me présentaient d'autres projets. Je disais oui à tout. »* Dès 2013, elle crée à Saint-Brieuc sa compagnie L'Entente Cordiale pour chapeauter la production de ses lectures, pièces, concerts littéraires, présentations d'auteurs qu'elle estime injustement méconnus. Dans son brillantissime seule en scène, *Je suis une fille sans histoire*, elle décortique avec une érudition jamais assommante les ressorts de la fabrication des récits depuis les hommes des cavernes et Aristote, fournissant aux spectateurs les outils de décryptage des schémas narratifs d'hier et d'aujourd'hui.

« Une bonne histoire, aujourd'hui encore, c'est souvent l'histoire d'un mec qui fait des trucs », y résume cette féministe engagée, après avoir entraîné son audience sur le terrain de la sémiologie, de la narratologie et de la linguistique. Inauguré à Valence, *Je suis une fille sans histoire* a été joué une centaine de fois dans toute la France. La normalienne qui consacra sa prépa et son master aux études théâtrales y a découvert le plaisir de franchir le quatrième mur et *« faire l'actrice »*.

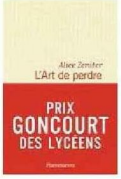
« Plus jeune, j'avais un peu pratiqué le théâtre mais je n'aimais pas les représentations, contrairement aux répétitions. Le soir de la première, j'étais tordue de stress dans

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

En 2018, au festival Les Émancipéés, à Vannes, Alice Zeniter fait une lecture rock du *Seigneur des porcheries*, premier roman de l'Américain Tristan Egolf, accompagnée de Nathan Gabily, chanteur et guitariste, et Benoît Seguin, à la batterie.

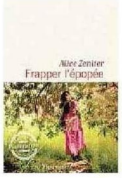
GILLES VIDAL

EN TROIS LIVRES



***L'Art de perdre*, 2017.**
Récompensé par le prix Goncourt des lycéens et celui du *Monde*, ce roman très personnel a fait connaître, à 31 ans, cette fille d'un père algérien et d'une mère normande. Elle y narre la saga sur trois générations d'une famille originaire de Kabylie. L'aïeul harki a quitté l'Algérie en 1962, il est considéré comme un traître par les Algériens, et comme un étranger par les Français. Une quête des racines sensible et intense.

***Toute une moitié du monde*, 2022.**
Pendant les confinements, Alice Zeniter a pris le temps de réfléchir à une question fondamentale qui la taraudait comme romancière et lectrice : trouve-t-on dans la littérature mondiale *« des fictions qui cessent de donner au public l'illusion qu'une poignée d'hommes peut faire ou défaire le destin de tous »* ? Un essai féministe, stimulant et enjoué.



***Frapper l'épopée*, 2024.**
À la fois enquête identitaire, conte initiatique et récit historique, ce roman, cousin de *L'Art de perdre*, mêle, sous une forme moins linéaire, la trajectoire individuelle d'une jeune femme à la recherche de ses origines et l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie. Ce puzzle complexe et virtuose a pris une actualité brûlante avec les émeutes déclenchées en mai dernier.

ma loge à Valence. Je me disais que je me préparais une année bien pourrie si je n'arrivais pas à prendre du plaisir. En fait, j'ai adoré la scène. J'ai l'impression qu'elle me permet de donner une version plus intelligente, plus vive, de moi-même dans laquelle je peux partager les connaissances qui me tiennent à cœur.» La pièce lui a permis de toucher un public différent, plus jeune et plus féministe, de celui qu'elle rencontrait en librairie autour de ses romans. Elle a ainsi été pionnière d'une vraie mode actuelle : l'éditeur Madrigall vient encore de s'associer au tourneur Astérios, propriétaire de salles à Paris, pour monter à la Maroquinerie, aux Bouffes du Nord et à l'Athénée des seuls en scène d'auteurs Gallimard.

EXPLORER TOUTES LES FORMES D'ÉCRITURE

Habituellement, Alice Zeniter adopte la casquette plus discrète de metteure en scène, travaillant volontiers comme collaboratrice artistique auprès de Julie Berès, Julien Fisera ou Thibault Perrenoud en marge de ses propres créations. Sa déclaration d'intention lors du lancement de L'Entente cordiale en dit long sur sa soif d'expériences : *« J'ai toujours voulu explorer toutes les formes d'écritures possibles : écrire pour moi, pour les autres, pour la scène, pour la presse, écrire pour les acteurs, pour accompagner une musique, pour le cinéma, pour adapter des classiques auprès d'autres metteurs en scène, pour décrire, raconter, fixer ce qui a existé ou au contraire ce qui n'existera jamais, passer, expliquer. »* Cette volonté de transmission se matérialise, entre autres, dans les ateliers d'écriture qu'elle anime pour des publics variés, des étudiants de Sciences Po aux détenues de la prison pour femmes de Rennes.

La dimension plastique de la création littéraire a toujours tenu à cœur à cette fille de père algérien et de mère normande qui, petite, inventait et jouait des textes avec ses sœurs dans la campagne de la Sarthe où elle a grandi. Même si elle tient son journal depuis qu'elle a 7 ans et a publié son premier roman, *Deux moins un égal zéro*, à 16 ans (*« quelques centaines d'exemplaires vendus dont une centaine achetée par ma famille »*), cette bonne élève, si sage et studieuse que sa grande soeur la surnommait Le couvent des Oiseaux, n'avait jamais imaginé devenir romancière et encore moins pouvoir vivre de sa plume. *« Je n'avais pas de représentation de ce qu'était un écrivain, n'en ayant jamais côtoyé. Alors que beaucoup d'auteurs rêvent depuis l'adolescence de publier en littérature blanche chez Gallimard, je n'avais pas la moindre idée de ce que ça pouvait être. La littérature était pour moi un jeu, pas un projet de vie. »* À défaut de l'avoir totalement épanouie intellectuellement, ses années à Normale sup lui ont conféré la légitimité pour s'infiltrer dans ce milieu aux antipodes de son cadre familial et l'ont aidée à soigner un tenace syndrome de l'imposteur. Depuis qu'elle publie, des romans comme des traités théoriques (voir encadré ci-contre), elle n'a de cesse de se réapproprier les codes de la narration pour *« décrire, autrement, des femmes autres »*, *« donner la parole à des*

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

personnes silenciées, produire des récits qui ont été étouffés ou n'ont pas eu la chance de se former».

C'est encore ce qui la motive avec sa nouvelle pièce, *Édène*, *«à la fois le portrait d'une transfuge de classe, une histoire d'amour et un questionnement sur la place de l'art et du travail dans nos vies»*. Ce projet est né de sa passion pour *Martin Eden*, lu et relu chaque été de 10 à 18 ans dans le bungalow, où sa famille passait ses vacances. Elle l'a fait découvrir aux comédiennes avec lesquelles elle a l'habitude de travailler et c'est devant leur insistance qu'elle a fini par la monter. *«C'est l'un des livres qui a contribué à ce que je me représente un écrivain au travail, un écrivain qui n'était pas un bourgeois mais un pauvre, un type qui avait grandi sans livre, qui ignorait tout des codes de l'édition et qui arrivait pourtant à se faire publier.»* En mûrissant, Alice Zeniter a compris à quel point Jack London était sexiste.

Pas question de l'adapter tel quel pour celle qui passe désormais systématiquement ses propres écrits au test de Bechdel, cette grille de questions permettant de mettre en évidence la sous-représentation de personnages féminins dans les œuvres de fiction. Plutôt que d'expurger *Martin Eden* de ses passages embarrassants, elle a l'idée de remplacer les personnages masculins par des rôles de femmes dans une pièce au propos modernisé et recontextualisé: *«Edène, noire et pauvre, veut écrire un chef-d'œuvre pour participer au grand tourbillon de la littérature et pour conquérir Rose mais, pour pouvoir vivre, elle travaille à la blanchisserie de l'abattoir. Ses colocataires et collègues ne comprennent pas l'intérêt de s'épuiser à écrire, alors que le travail est déjà si dur. Personne ne pense qu'on peut s'improviser artiste sans avoir jamais ou presque fréquenté l'art.»* Pour restituer sans romantisme la précarité de son héroïne ouvrière romancière, elle a sollicité les témoignages d'une dizaine d'auteurs du label Jeunes textes en liberté, qui œuvre pour une plus grande diversité dans le théâtre, et des lingères d'un abattoir breton avec lesquelles elle a passé un peu de temps à *«laver, plier, étendre»*.

« "MARTIN EDEN" EST L'UN DES LIVRES QUI A CONTRIBUÉ À CE QUE JE ME REPRÉSENTE UN ÉCRIVAIN AU TRAVAIL, UN TYPE QUI AVAIT GRANDI SANS LIVRE. »

La romancière dramaturge n'en est pas à son coup d'essai. En 2018, elle montait à La Passerelle, à Saint-Brieuc, un *Hansel et Gretel* pour la jeunesse dans lequel elle transposait l'action à Cleveland après la crise de 2008. Le père, chômeur de longue durée, perdait ses enfants dans la forêt, contraint par la faim. Inutile de préciser que, pour Alice Zeniter, l'art est forcément engagé. Lorsqu'aux Émancipéés, on lui demande ce qu'elle pense des écrivains qui esquivent le combat, elle ironise qu'ils sont *«sans doute des gens de centre droit qui s'ignorent»*. La salle en redemande... ●

Plus d'infos sur *lesechos.fr/weekend*

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle.
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.